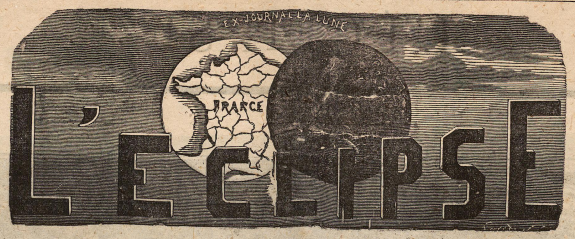
L' Eclipse: journal hebdomadaire politique, satirique et illustré
8.1875 Seite 23_01
Digitalisiert nach dem Exemplar der Universitätsbibliothek Frankfurt a.M.

HUITIÈME ANNÉE. — N° 345. PARIS ET DÉPARTEMENTS : 10 CENTIMES DIMANCHE 6 JUIN 1875.

FONDATEUR
F. POLO

ABONNEMENTS
PARIS
52 numéros..... 6 fr.
26 numéros..... 3 —
Les abonnements partent du 1er de chaque mois

BUREAUX
16, rue du Croissant, 16



FONDATEUR
F. POLO

ABONNEMENTS
DÉPARTEMENTS
52 numéros..... 8 fr.
26 numéros..... 5 —

ANNONCES
Fermage exclusif de la publicité
ADOLPHE EWIG
16, rue Taitbout, 16

ADRESSER LES ABONNEMENTS ET RÉCLAMATIONS A L'ADMINISTRATEUR DU JOURNAL

RÉFLEXIONS D'UN LUNATIQUE

A force d'être gâté par les femmes, on en arrive parfois à ne plus être que de la pourriture.

***

Après le bal masqué, mieux vaut souper avec un domino porteur de faux nez que de faux nénés.

***

Avec une grande bouche, on a la physionomie ouverte.

***

Je connais un officier d'artillerie très-sourd, et qui néanmoins entend très-bien la guerre.

***

Il y a des gens qui se noient dans les plaisirs, c'est pourtant une sorte de pâtisserie bien sèche.

***

La terre est la nourrice du genre humain tout entier, et pourtant elle n'a qu'un globe.

***

Moudre du café brûlé, c'est broyer du noir.

***

Cultiver ses amis, c'est leur faire rendre à son profit tout ce qu'ils sont capables de produire.

***

C'est en ne négligeant ni leur tenue ni leur tir que les militaires soignent leur ajustement.

***

Faire le commerce de chaussures en grand, c'est le faire sur le pied de Latour.

***

La pomme de terre, aliment du pauvre, pourrait être appelée la pomme *de pain*.

HIPPOLYTE BRIOLLET.

CONFIDENCES

Lettre trouvée dans la rue.

Ma bonne petite Pulchérie, je t'écris de chez mon oncle, le bijoutier de la galerie de Valois, au Palais-Royal. Je suis dans une petite chambre basse, on appelle cela un entre-sol, dont la fenêtre cintrée donne sur une rue fort laide, qu'on n'ouvre jamais, et qui sent toutes sortes d'odeurs de cuisine, la rue de Valois. On y voit surtout des cuisiniers et des garçons de salle, une serviette nouée autour du cou, qui vont jouer aux cartes dans des cafés souterrains. Il est onze heures du soir. Nous venons de fermer les contrevents en tôle de la boutique. Je suis libre. Je trouve enfin le moment de t'envoyer quelques nouvelles sur ma position. Elle n'a rien de rude. Nous nous levons tard. Je fais tous les jours une toilette du dimanche, et la bonne me coiffe à ravir, chaque matin. J'ai pour emploi d'être fort avenante et de siéger pendant toute la journée dans le comptoir, en attendant les acheteurs. Quand il vient des clients, je fais chatoyer devant leurs yeux les bagues et les bijoux de mon oncle et je leur souris de l'air le plus engageant. J'ai encore les mains très-rouges, et les dames qui viennent chez nous font des comparaisons, à leur avantage, entre leurs mains pâles et effilées et mes petites pattes de jeune homard de province. — Cela passera, m'a dit M. Eusèbe, le commis de la maison, qui est, lui, tous les jours, bien mieux mis que notre sous-préfet.

Je te dirai, ma bonne Pulchérie, que mon état est assez agréable, à part que j'aime beaucoup la verdure, comme tu le sais, et qu'ici il n'y en a pas. De ma place, je ne vois que des bancs de fer plantés dans le jardin du Palais Royal, au pied d'arbres qui n'ont pas d'ombre. Au fait, ils n'ombrageraient que des créatures malheureuses qui s'asseyent, avec des airs mourant de faim, sous leurs branches, et qui font aux passants des yeux étranges. Ma tante m'a dit ce que ces femmes attendaient là, et cela m'a serré le cœur.

Le soir, notre galerie est extrêmement brillante, et nos voisins luttent avec nous de gaz et de glaces pour éblouir les étrangers qui se figurent encore que le Palais-Royal est le lieu de promenade du monde élégant.

Ma bonne Pulchérie, je te dirai encore que, le soir, la vue des gens qui se plantent devant notre vitrine, est parfois énervante. On m'a dit que je m'y ferais. Je veux le croire, et je l'espère bien. Sans cela la position ne serait pas tenable. Des pensées agaçantes remplissent ma tête pendant toute la soirée. Figure-toi que, depuis six heures du soir, des femmes, fardées comme des actrices, se succèdent et stationnent devant nos pierreries, qu'elles font semblant de regarder. Mais, je le vois bien, leurs yeux peints lancent à droite et à gauche, en coulisse, des coups-d'œil inquiets et fatigués. A chaque instant, bien que je m'efforce de m'absorber dans un travail de broderie, je vois un monsieur jeune ou vieux, surtout vieux, venir examiner à son tour, d'un air indifférent, nos pendants d'oreille et nos *porte-bonheur*, mais son regard contemple surtout l'horrible femme arrêtée devant notre magasin. M. Eusèbe rit, alors, et fait des plaisanteries. Moi, je rougis et j'ai de la colère au cœur. Bientôt, la dame et le monsieur se rapprochent, et ils causent tout bas. Quand le monsieur est jeune, il rougit d'abord et sourit ensuite. Quand le monsieur est vieux, c'est la dame qui sourit en dessous. Quant au vieux monsieur, il a toujours l'air gêné; on dirait qu'il tremble d'être vu par quelqu'un, une épouse peut-être ou un ami.

J'ai envie, quand la conversation se prolonge, de leur crier : « Mais, allez-vous-en donc! » et je leur jette des regards de mépris. Mais ils n'ont pas l'air de se douter qu'on puisse les voir de la boutique, entre les broches et les chaînes de montre, et ça n'en finit pas. C'est affreux! M. Eusèbe dit que ça fait aller le commerce. En effet, plusieurs fois une dame et un monsieur, après avoir longuement causé ensemble, sont entrés dans la boutique. Presque toujours, le monsieur était un étranger avec une barbe extrêmement blonde; la dame se faisait offrir une bague, et ils partaient enchantés l'un de l'autre. Quels monstres, que ces créatures! et que les hommes sont bêtes et faibles! Ce n'est pas à nous autres, jeunes filles honnêtes, qu'on offrirait des bagues de prix! Ils aiment mieux ces filles laides, mal peignées, et dont les jupons, je le vois bien, sont toujours pleins de boue ou de poussière par le bas. Et c'est tous les soirs la même chose!

A côté de ces vilaines femmes et de ces hommes coupables, il y a des couples d'amoureux pauvres; ceux-là, ils me font plaisir à voir, et je les aime. Après un modeste dîner dans un petit restaurant de la galerie, ils arrivent tout souriants, tout joyeux, et contemplent les bijoux dont ils se promettent de se faire des cadeaux, plus tard, quand ils seront riches!

J'ai toujours une folle envie, à l'insu de mon oncle, de leur offrir une jolie petite bague pour presque rien. Ça les rendrait si heureux! Mais je n'ose pas, et puis M. Eusèbe est là; il se moque de moi. C'est égal, ça repose de voir des amoureux honnêtes, et cela fait espérer.

Adieu, ma bonne Pulchérie. Du reste, je me porte bien, sauf que j'ai eu encore hier un évanouissement en revenant dans ma chambre. C'est la chaleur sans doute.

Ta fidèle, A. M.

Pour copie conforme :

ERNEST D'HERVILLY.

Gazette à la main

Voilà M. John Lemoine de l'Académie : grand bien lui fasse, — et à l'illustre Compagnie pareillement.
Mon Dieu, il est certain que le grave publiciste

Dignus est intrare
In illo docto corpore...

Toutefois, je ne puis m'empêcher de me rappeler que voici ce qui se chantait déjà, sous Louis-Philippe, dans un pont-neuf intitulé : *Humble supplique aux Anglais*, à une époque où le nouvel académicien — plus jeune, et, par conséquent, moins sérieux — débutait à la feuille de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois :

Votre opium vaut-il les *Débats*
Pour exciter la somnolence ?
Hébert ne surpasse-t-il pas
Laubardemont en éloquence ?
Débarrassez-nous à la fois
De *John Lemoine* et de Laurence !
Ah ! pour nous vendez aux Chinois
Tous ces *embêteurs* de la France !

—

Petit bulletin des spectacles

Succès, au Théâtre-Français, avec la *Grand'Maman*, de M. Cadol, une comédie archi-morale, mais amusante et spirituelle par instants, qui célèbre les inconvénients de la séparation de corps et chante les délices du raccommodement. On n'est pas une douairière plus aimable que Mme Plessis-Arnould. Elle ferait souhaiter d'avoir des cheveux blancs.

Succès, au Gymnase, avec la *Quête à domicile*, une agréable bluette de M. Verconsin, fort joliment marivaudée par Achard et mademoiselle Legault.

Succès, à l'Odéon, avec la reprise de *Geneviève* et de la *Demoiselle à marier*, de Scribe, jouées en perfection par mademoiselle Baretta.

Mais, pour Dieu, jusques à quand l'Opéra-Comique laissera-t-il ses parloirs aux abois travestir en livrets les œuvres des grands écrivains ? A propos de *Carmen*, de Mérimée, devenue un prétexte à musique à la salle Favart, on nous rappelle un mot naïf d'un ancien directeur de *boui-boui* théâtral, installé jadis sur le boulevard du Temple et placé sous l'invocation du *Petit-Lazari* :

XX

C'était en 1830 ; le père Frénoy, profitant de la Révolution, avait remplacé ses pantins de bois par des marionnettes en chair et en os. Il donnait une pièce qui faisait courir toute la rue des Fossés-du-Temple et même un peu la rue de Crussol. Cette pièce était intitulée : *La Vieillesse de Mayeux*, ou *Mayeux avare*.

C'était tout simplement Harpagon remanié par Frénoy.

— Mon cher, dit Maurice Alhoy en accostant le directeur-auteur, je te fais mon compliment ; tu as fait une pièce charmante.

— C'est vrai, fit modestement Frénoy, mais ça n'a pas été sans peine. Tu ne te doutes pas comme c'est difficile d'arranger Molière !

—

Le mot de la fin

On causait d'Arthémise devant M. Alexandre Dumas fils, et des procédés magnifiques de cette princesse à l'égard de défunt Mausole, son conjoint.

— Aujourd'hui, déclara le spirituel auteur de l'*Ami des Femmes*, Arthémise ferait peut-être bien encore élever un superbe mausolée au feu roi, son mari ; mais elle épouserait l'architecte.

STAR

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK HEIDELBERG
http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/eclipse1875/0089
gefördert durch die DFG